Pratique de la citation dans les *Essais* de Montaigne*

ANDRÉ BERTHIAUME

Je "recite" l'homme, je le raconte, nous dit Montaigne au début de l'essai "Du repentir" (III, II, 782b).¹ Je récite l'homme et je cite les Anciens, aurait-il pu ajouter. Dans sa mémorable étude,² Hugo Friedrich commente ainsi l'attitude de Montaigne à l'égard des Anciens : "Il ne les lit pas pour leur obéir, mais pour y trouver des incitations." In-citations, le mot est on ne peut plus approprié. Toutefois Friedrich dénie aux citations leur caractère nécessaire : elles représentent "des à-côtés, des rencontres heureuses mais nullement indispensables." Faut-il croire à une sorte d'arbitraire de la citation? Pour le critique allemand, l'héritage antique est un simple "auxiliaire" dans la recherche de la vérité.

Friedrich affirme aussi que "la recherche des sources est une entreprise désespérée" ; en effet, Montaigne cite souvent de la seconde main quand ce n'est pas de la troisième!

On trouve dans les *Essais*, écrivait déjà Pierre Villey, des emprunts probables à Rhodigin, à Crinito, à Messie, à Breslay, à Du Verdier, à La Primaudaye, à Guevara. Disons seulement des emprunts probables, parce que tous ces auteurs se copient si servilement les uns les autres qu'il est toujours hasardeux de prétendre tenir la source véritable que Montaigne avait en main.³

Sans remettre en cause la légitimité d'une recherche des sources, il sied certainement d'examiner le produit fini, la "structure de surface," le résultat final d'un text disparate. La réflexion contemporaine sur la rhétorique, l'intertextualité et l'essai incite à travailler dans cette direction, à avancer quelques hypothèses pour une lecture de la citation dans les *Essais*.

Jean-Yves Pouilloux note, tout comme Michel Butor du reste, que Montaigne, par son manque de respect pour la référence et la lettre de la citation, son contexte original, son "naturel usage," pour parler comme l'essayiste (III, XII, 1034c), s'écarte du "code contemporain en la matière." Une des raisons serait que Montaigne, vu ses prétentions

* Cet article est une version révisée et augmentée d'une communication faite dans le cadre d'une réunion de la Société Canadienne d'Etudes de la Renaissance à l'Université de Colombie Britannique, le 30 mai 1983.

nobiliaires, “ne saurait *citer* à la manière pédantesque.” Dans les *Essais*, les citations sont subordonnées au procès d’écriture: “le but n’est assurément pas d’étudier ni de connaître un texte ancien, mais d’écrire soi-même.”⁴

Hésitations, contradictions, écarts entre discours et pratique, “troubles de mémoire” amènent Antoine Compagnon à situer les *Essais* dans un “régime intermédiaire d’écriture,” entre le commentaire médiéval et la critique classique, suivant les catégories de Michel Foucault : les *Essais*, oeuvre intermédiaire, transitoire, mettent en scène un je instable, fuyant, “présent/absent” ; la position “éminemment ambiguë” de Montaigne donne à croire qu’il n’y a “pas de différence essentielle entre l’allégation, l’emprunt et le reste.”⁵ Je suis nulle part et partout, reste un discours.

On devine l’importance du phénomène de la citation dans les *Essais*, “un livre de citations s’il en fut jamais,” suivant l’expression de Pouilloux.⁶ Je me propose donc, à partir d’un corpus limité à quelques essais d’époques différentes, d’étudier le fonctionnement de la citation montaignienne, ce qu’on pourrait appeler les modalités formelles de la “désinvolture,” c’est-à-dire les codes linguistiques en cause, les modes d’intégration du fragment importé, les formes rhétoriques et les fonctions discursives qui dominent.

* * *

Mais avant d’aller plus loin, revenons aux *Essais* pour voir brièvement ce que Montaigne lui-même pense de ses propres citations : “Je m’en vay escorniflant par cy par là des livres les sentences qui me plaisent . . . ” (I, XXV, 135c). L’accent est mis sur le plaisir et les hasards de la lecture.

Sauf au début du chapitre “Des livres,” les déclarations de Montaigne sur son emploi de la citation sont à peu près constantes. Contre tout pédantisme, Montaigne plaide pour une culture authentique. Contre l’érudition ostentatoire, la “parade” (136c, 151c), les “pastissages de lieux communs” (III, XII, 1033c), contre la vénération aveugle de toute autorité, Montaigne souligne l’importance d’une culture digérée. L’image de la culture associée à la nourriture revient d’ailleurs à maintes reprises – pas moins de vingt-cinq fois dans l’essai sur l’éducation. Voici un exemple qui adopte un tour quelque peu biblique : “Que nous sert-il d’avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere? si elle ne se transforme en nous? si elle ne nous augmente et fortifie?” (136a ; voir aussi 150c).

Au début de l’essai “Des livres” (II, X), alors que l’objet des *Essais* se déplace quelque peu, allant des “matières” à la “manière” et des “choses” à soi, Montaigne accuse sa faiblesse en face des “grands credits” (388c). Mais l’édition de 1595 corrige significativement cet acte d’humilité en précisant que “l’invention . . . vient toujours” de l’auteur (1536, n. 6). Il précise aussi qu’il attache les propos des autres “non à [sa] teste, mais à [sa] suite . . . ” (1536, n. 7). En fin de compte, Montaigne refuse d’admirer aveuglément, en faisant taire son esprit critique.

Qui plus est, il proclame que son dessein est de ne "faire montre que du mien, et de ce qui est mien par nature" (1033b). Pour affirmer son autonomie, il affirme qu'il ne craint pas de transformer les fragments empruntés pour se les approprier (150a), les éborgner (1667, n. 2), les déformer "à nouveau service" (1034c). La citation est sciemment manipulée, maltraitée, violente : "Je tors bien plus volontiers une bonne sentence pour la coudre sur moy, que je ne tors mon fil pour l'aller querir" (I, XXVI, 171c). Quitte à oublier le contexte, les sources de ses citations, "d'où il les tient" (150a), ou le nom de l'auteur! (1535, n. 5) Pour rendre les emprunts "moins purement étrangers," Montaigne déclare qu'il préfère "l'honneur de l'invention à l'honneur de l'allégation" (1034c).

* * *

Jean Terrasse définit l'argumentation comme un "enchaînement de preuves rhétoriques devant donner l'impression de la vraisemblance."⁷ La citation peut certainement être considérée comme l'une de ces preuves. Comme l'écrit Bruno Gelas, le citateur exige une "proclamation de foi du Destinataire."⁸ Or, lorsque Montaigne s'adresse à son lecteur au début de son premier livre, quelle est sa toute première phrase? "C'est icy un livre de bonne foy, lecteur" (9a). Montaigne crée donc d'entrée de jeu une situation de discours particulière, qui met l'accent sur la bonne foi, "le croire."⁹ La citation, que Bernard Beugnot définit comme le "signe textuel de la *memoria*,"¹⁰ joue évidemment un rôle important dans la stratégie montaignienne de persuasion. Même si l'essayiste prétend boudier les "beautés empruntées" pour revendiquer une "façon simple, naturelle et ordinaire" (9a) de communiquer.

Selon Pierre Bonnet, les *Essais* de Montaigne contiennent 1,328 citations : 315 dans l'édition de 1580, 16 dans celle de 1582, 543 dans celle de 1588 et 454 dans les marges de l'exemplaire de Bordeaux.¹¹ A quel moment le quantitatif devient-il significatif à l'époque des compilations, des recueils d'apophthèmes et des centons? Ce que l'on peut dire en tout premier lieu et souligner, c'est que la citation est une constante dans les *Essais*. Pendant ses vingt années d'écriture, Montaigne ne pourra y renoncer. "Certes j'ay donné à l'opinion publique que ces parements empruntez m'accompagnent" (III, XII, 1033b). Façon de souligner l'importance du destinataire, de cette "faveur du monde" que l'*Avis au lecteur* semblait pourtant rejeter. Compagnon voit dans cette fidélité historique, textuelle, "une compulsion inébranlable de citation."¹² Il n'existe pas d'essai, si court soit-il, qui n'en comporte une. Dans la dernière version du dernier essai qu'il ait écrit Montaigne, "De l'expérience" (56 pages), j'ai relevé pas moins de quatorze additions latines. Rappelons enfin que l'oeuvre de Montaigne se termine par quatre vers empruntés à Horace (III, XIII, 1097b). La citation est donc un élément permanent

dont il importe de tenir compte si l'on veut caractériser le type d'écriture pratiquée par Montaigne.

Il y a plusieurs degrés d'intertextualité dans les *Essais*, de la simple réminiscence à l'emprunt littéral en passant par la copie et l'allégation en style indirect.¹³ Bruno Gelas appelle citation "ce qui se manifeste, s'isole et *se marque* comme tel dans un texte."¹⁴ Un premier problème apparaît pourtant lorsqu'il s'agit de retracer dans un texte du XVI^e siècle le "code citationnel."¹⁵ Une certaine adaptation s'impose car nous sommes bien, pour reprendre et prolonger Compagnon, dans "un régime intérimaire d'écriture" . . . et de typographie. L'italique et la mise en exergue étaient des procédés typographiques courants pour la citation latine mais, à l'époque de la publication des *Essais*, les guillemets n'existaient pas pour signaler les frontières du discours de l'Autre. Ce qui fait que pour l'allégation française, il nous faut tenir compte d'un élément discursif comme l'énoncé introducteur, qu'il soit antéposé, en incise ou postposé.¹⁶ Autrement, nous nous condamnons à ignorer à peu près totalement la citation française. C'est ainsi que Pierre Bonnet n'a repéré que 19 citations françaises dans l'ensemble des *Essais*.¹⁷

Pour désigner son activité de citateur, Montaigne utilise les mots allégation et emprunt, qu'Antoine Compagnon distingue ainsi :

L'allégation est la forme immédiatement antérieure de la citation [. . .] au lieu d'être mot à mot, l'allégation se présente dans les *Essais* comme une paraphrase en français du texte grec ou latin. Malgré ce double déplacement, c'est bien une allégation, car elle s'accompagne toujours du nom propre de l'auteur cité [. . .] L'emprunt, lui, est une phrase latine, un vers (le vers est plus volontiers cité, la prose paraphrasée) inséré sans transition, et sans nom d'auteur.¹⁸

Il me paraît important d'examiner conjointement dans les *Essais* les allégations et les emprunts que l'on peut considérer comme les deux faces les plus marquantes de la pratique citationnelle de Montaigne. Dans une perspective rhétorique, considérer uniquement les citations latines conduit à ignorer, comme nous le verrons, certains mouvements significatifs.

Compagnon note avec raison que l'allégation française se voit surtout dans l'édition de 1580 alors que l'emprunt latin paraît surtout dans les éditions postérieures.¹⁹ Dans ses huit premiers essais (II à IX du premier livre), Montaigne cite 13 fois en français, 5 fois en latin et 2 fois en italien. Nette avance du français. Curieux changement par la suite, car on aurait pu penser que Montaigne se serait éloigné du latin au fur et à mesure que progressait son oeuvre en français. Ce n'est pas le cas. Son oeuvre demande plus d'effort de traduction, plus de bilinguisme à la fin qu'au début. Les tableaux suivants montrent dans quatre essais un net renversement quant au nombre des citations :

I, 14

	Fr.	Lat.
a	13	5
b	2	3
c	3	15

II, 1

	Fr.	Lat.
a	8	6
b	0	2
c	1	5

III, 4

	Fr.	Lat.
b	1	9
c	8	3

III, 8

	Fr.	Lat.
b	10	11
c	6	10

Et si nous comparons les 20 premières citations des *Essais* avec les 20 dernières, nous obtenons les résultats suivants :

P. 16 à 39a	P. 1076 à 1096c
13 cit. fr.	5 cit. fr.
5 cit. lat.	15 cit. lat.
2 cit. ital.	

On voit que chaque ensemble tend vers un certain équilibre. Faut-il voir dans ces effets de symétrie un indice que même les citations participent à ces jeux architecturaux que Michel Butor et Daniel Martin ont cru déceler dans les *Essais*?²⁰

Mais approfondissons notre description de la citation montaignienne. La plupart du temps, la citation latine est un vers juxtaposé, syntaxiquement autonome, à plus forte raison quand il s'agit d'une addition, ce qui est souvent le cas. Le vers latin, sans référence, est mis en évidence par l'emploi de l'italique et la mise en exergue dans un texte sans paragraphe, sans guillemets, qui fait bloc : plus qu'ailleurs la citation latine "se donne à voir autant qu'à lire."²¹

La citation française est généralement accompagnée du nom d'auteur, comme l'a noté Compagnon. Elle est souvent vérité générale ou réplique dans une anecdote ; elle est introduite par un énoncé comme "X dit que" ou par une incise comme "dit X" ou "comme dit X." La citation française, avec l'emploi du style indirect et l'absence de guillemets, s'intègre aisément au discours en langue vulgaire.

Donc, pour ce qui est de l'ensemble des *Essais*, l'activité citationnelle de Montaigne évolue de l'allégation à l'emprunt, du français au latin. Du romain à l'italique, d'une langue que Montaigne voulait proche de l'oral à l'écrit. L'essayiste passe du discours indirect avec nom d'auteur au discours direct anonyme. On peut parler d'un mouvement général qui va de l'intégration à la séparation. Avec le latin, il y a même distinction visuelle, "séparation nette," dirait Montaigne.

En fait, quand on regarde de plus près les premiers essais, on note une forte intégration de la citation, non seulement française mais aussi latine, dans le corps du discours. La présence de la citation est forcément plus marquée dans un essai de quelques pages que dans les chapitres plus amples. La citation y joue d'ailleurs un rôle plus actif. Les vingt premières citations utilisées par Montaigne sont remarquablement bien intégrées, syntaxiquement et sémantiquement. Elles font vraiment partie du mouvement, de la dynamique de l'essai court, constitué le plus souvent comme un jeu d'anecdotes et de citations.

Ainsi la narration d'une anecdote se termine avec une citation d'Ovide exprimant la douleur d'une mère ayant perdu tous ses enfants (I, II, 16a) :

Diriguisse malis
("et elle fut pétrifiée de douleur")

Cette citation clôt d'ailleurs le premier mouvement de l'essai "De la tristesse." Autre bel exemple d'intégration syntaxique, ces deux vers d'Horace qui ajoutent un élément comparatif (I, VIII, 34a) :

Et n'est folie ny rêverie, qu'ils [les esprits] ne produisent en cette agitation,
velut aegri somnia, vanae
Finguntur species.
(Comme des songes de malades
Se forgent de vaines chimères)

En fait, dès les premiers essais, tous les éléments d'une rhétorique de la citation sont en place. Les principales fonctions sont représentées : génératrice, critique, rhétorique. Point de départ ou point d'arrivée, encadrant en quelque sorte le discours, le faisant bifurquer à l'occasion, la citation participe étroitement à la structuration de l'essai. En exprimant parfois son approbation ou sa désapprobation, Montaigne attribue également à la citation une fonction critique. Par ailleurs, la fonction rhétorique s'affirme déjà par l'emploi d'une "belle sentence" ou d'une comparaison horatienne. Toutes les caractéristiques d'un système citationnel sont déjà présentes. Elles ne varieront guère.

Prenons l'essai I, XIV ("Que le goust des biens . . .") qui compte 40 citations en 19 pages. On remarque que les citations latines sont fort bien intégrées dans l'argumentation. Dans l'exemple suivant (63a), Catulle fournit un syntagme approprié :

Et combien de marchans commencent leur trafique par la vente de leur
metairei, qu'ils envoient aux Indes
Tot per impotentia freta!
(Parmi tant de flots déchainés!)

En revanche, dans deux essais du troisième livre que j'ai décortiqués (III, IV ; III, VIII) ainsi que dans les vingt dernières citations des *Essais* apparaît l'autonomie syntaxique de la citation latine qui est la plupart du temps juxtaposée. Par ailleurs, le lien sémantique reste toujours fort, marquant même une certaine redondance. La juxtaposition est d'autant plus motivée qu'il s'agit souvent d'additions ornementales, alors que le discours est déjà constitué.

Voici, juxtaposée et empruntée à *L'Enéide*, une maxime de trois mots sur le rôle de la fortune (III, VIII, 912B) :

La plus part des choses du monde se font par elles mesmes,

Fata viam inveniunt.

("Les destins trouvent leur route.")

Plus bas, à la même page :

Ma consultation esbauche un peu la matière, et la considère légèrement par ses premiers visages ; le fort et principal de la besogne, j'ay accoustumé de le resigner au ciel :

Permitte divis caetera

("Laisse le reste aux dieux!")

Encore une juxtaposition redondante avec impératif : mais, au fait, dans cette ode d'Horace, qui parle à qui?

Quant à la citation française, elle est le plus souvent coordonnée avec des "car," des "et," comme dans l'exemple suivant (III, VIII, 913b) :

Il est advenu aux femmes, aux enfans et aux insensez, de commander des grands estats, à l'esgal des plus suffisans Princes. (c) Et y rencontrent, dict Thucydides, plus ordinairement les grossiers que les subtils.

Si l'on considère encore une fois l'ensemble des *Essais*, il semble bien qu'il y ait mouvement général allant de l'intégration linguistique et syntaxique de la citation à son isolement, marqué, "visualisé" par l'italique et la mise en exergue. Lorsque la citation est intégrée en français, l'accent porte sur la signature, comme le dit Compagnon, sur le "nom de l'ouvrier," comme dirait Montaigne, avec l'énoncé récurrent "X dit que."

* * *

Montaigne, on le sait, est un virtuose de la citation. La paraphrase en français et le simple découpage d'un énoncé sont déjà des manipulations qui expliquent certains brouillages sémantiques. Mais Montaigne pousse plus loin le vertige de la citation par d'autres procédés comme le collage, l'accumulation, l'absence de références, de contexte ou d'antécédents.

Toutes opérations qui indiquent déjà une intention critique.

Montaigne traite – et maltraite – la citation latine ou française de maintes façons. Ainsi il cite beaucoup mais jamais longuement. La brièveté est déjà un choix rhétorique. La première violence que Montaigne fait subir à la citation, c'est son découpage. La citation est le plus petit élément fragmenté, une sorte de microcosme, dans un essai qui se développe par courtes séquences juxtaposées. Dès 1602, Etienne Pasquier respectera la forme fragmentaire du discours de Montaigne en y prélevant des maximes, c'est-à-dire des phrases.²²

La citation montaignienne, qu'elle soit latine ou française, varie entre trois mots et une phrase complète (3 ou 4 lignes ou vers). Une ligne ou un vers constitue certainement une moyenne. Et ce qui frappe ici comme ailleurs, c'est la liberté de l'emprunteur. Le découpage ainsi que l'absence de références en sont déjà une preuve. Dans "De la diversion" (II, VIII), Montaigne cite 14 fois un seul vers (sur 21 citations). Sans doute peut-on parler de culture assimilée :

nihil senantibus litteris (904c)

Fata viam inveniunt (912b)

Permitte divis caetera (912b)

La citation la plus longue aurait été constituée par les vingt-neuf sonnets de La Boétie que Montaigne a finalement retirés (I, XXIX, 194a).

Observons un fait qui me semble d'importance: la brièveté de la citation permet de rester dans le cadre formel de la phrase. Ce sont des phrases extraites de leur *dispositio* d'origine que cite Montaigne. Celui-ci extrait des phrases du discours ancien (délibératif, judiciaire, dramatique, lyrique, peu importe le genre), pour les enchâsser dans son propre discours.

Par ailleurs, les collages de citations ne manquent pas. Ainsi, dans l'essai "De la diversion" (III, IV), Montaigne rapproche deux vers d'auteurs différents, Perse et Lucrèce, pour construire une phrase impérative sur la morale sexuelle (813b) :

Cum morosa vago singultiet inguine vena . . .

("Quand ton sexe est en proie à un désir ardent . . .")

Conjicito humorem collectum in corpora quaeque

("Au premier corps venu jettes-en le lourd suc.")

La plupart du temps Montaigne ne prend pas la peine de situer les citations dans leur contexte, précaution qui aurait certainement eu pour effet de doubler le volume des *Essais*. Ce procédé qui consiste à ignorer le contexte – ce qu'Erasme avait déjà reproché aux théologiens²³ – va de pair avec la "désinvolture" habituelle à l'égard de la citation, du "mépris pour les marques extérieures de l'érudition."²⁴

Ainsi, toujours dans “De la diversion” (812b), après avoir affirmé que “Nous pensons toujours ailleurs” pour caractériser l’homme en proie à ses imaginations, prisonnier du passé ou de l’avenir, Montaigne évoque différentes façons de se détourner du présent – dont l’esprit de vengeance, ce qui l’amène à citer quatre vers de l’*Enéide* :

*Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Saepe vacaturum . . .
Audiam, et haec manes veniet mihi fama sublimos.*
 (“S’il est quelque pouvoir aux dieux justes, j’espère
Que parmi ces écueils tu subiras ta peine,
En invoquant le nom répété de Didon . . .
Je l’entendrai : le bruit m’en viendra chez les mânes”.)

Montaigne suppose sans doute que le lecteur connaît assez bien l’œuvre de Virgile pour savoir qui parle à qui, identifier le *je* et le *tu*. La citation exige tout de même du lecteur une compétence culturelle certaine. En fait la citation apparaît plutôt comme une sorte de discours absolu de la vengeance, de discours-type, les interlocuteurs disparaissant au profit du sens qui s’élargit : “Souvent, note Dupriez, le contexte d’origine restreint le sens tandis que la citation, dans son isolement, le dilate.”²⁵

L’absence de contexte – mais Montaigne lui-même l’avait-il toujours? – est évidemment plus sensible dans le cas d’un récit ou d’une pièce de théâtre avec personnages. Encore qu’il ne soit pas nécessaire de savoir que c’est Ariane qui parle à Thésée dans une citation antérieure (*Morsque minus* . . .). La vérité générale nous dispense d’un effort de contextualisation. Même chose lorsque Montaigne joute ensemble un certain nombre de citations dans une perspective critique.

Au début de “De l’art de conférer” (III, VIII, 899b), l’essayiste fait état de son peu de goût pour le didactisme moral puis il cite les *Satires* d’Horace :

*Quod petiit, spernit ; repetit quod nuper omisit ;
Aestuat, et vitae disconvenit ordine toto.*
(Il veut, et ne veut plus, veut ce qu’il méprisait,
Flotte, et tout dans sa vie est contradiction.)

Montaigne cite encore une fois dans l’absolu, hors-contexte : nous ignorons qui parle à qui, quelles sont les circonstances spatio-temporelles de la situation. La citation acquiert ce que Dupriez appelle un “sens plénier (plus étendu).”²⁶ Si les citations latines sont des fragments anonymes de la Culture antique, sans doute conviendrait-il ici de parler d’éléments d’un code psychologique, moral, humaniste ou idéologique : Friedrich parle d’un “savoir purement scolaire.”²⁷

Qui parle à qui? La question du contexte implique celle des antécédents aux pronoms *je* et *tu*. *Permitte divis caetera* ("Laisse le reste aux dieux!") (III, VIII, 912b). On peut dire que les pronoms, dans une citation hors-contexte, acquièrent un statut "impersonnel": on ignore l'identité des acteurs. Témoin, dans "De l'inconstance de nos actions" (II, I, 316a), cette citation empruntée aux *Epîtres* d'Horace :

*Nonne nides Albi ut malè vivat filius, utque
Barrus inops? magnum documentum, ne patriem rem
Perdere quis velit.*

(Ne vois-tu pas comment le fils d'Albius vit mal,
Comme Barrus est pauvre? Exemple à retenir
Pour les dissipateurs . . .)

Qui parle à qui? Montaigne lui-même fournit une réponse à la question de l'antécédent avec l'addition suivante de Cicéron (320a) qui s'intègre dans le passage en multipliant les allitérations en *v* :

Voylà pourquoy, pour juger d'un homme, il faut
suivre longuement et curieusement sa trace ; si
la constance ne s'y maintient de son seul fon-
dement, (c) "*cui vivendivia considerata atque
provisa est*" ("Qui a choisi après méditation et
examen la route qu'il veut suivre.")

L'antécédent est ici "un homme" ("pour juger d'un homme"). Mais ne pourrait-on pas dire que l'antécédent à toutes les citations hors-contexte qui contiennent des pronoms personnels est l'Homme?²⁸ L'antécédent est alors absent/présent. Et les citations sont des morceaux discursifs qui illustrent les multiples facettes de l'Homme, de la nature humaine, le sujet central des *Essais*.

En fait, la citation est la partie la plus évidente d'une intertextualité souterraine mais omniprésente, proliférante, transmise par les compilateurs du temps. Mais quelles sont les principales fonctions de la citation dans les *Essais*? En nous aidant des distinctions faites par Bernard Beugnot, nous pouvons en retenir quatre : les deux premières opérant sur un plan historique (diachronique), les deux autres se trouvant davantage engagées dans le fonctionnement textuel (synchronique).

- D'abord une fonction d'autorité, toujours présente dans la citation, comme on l'a souvent souligné. Malgré son regard parfois critique, Montaigne sera toujours fidèle à la citation des Anciens, trace d'une filiation culturelle, sorte de chuchotement continu, de trame sonore. "Mais n'est-ce pas, demande-t-il pertinemment, que nous cherchons plus l'honneur de l'allégation que la vérité du discours?" (III, XIII, 1059b).

- Fonction critique. Par exemple, Montaigne oppose une citation à une autre, les fait en quelque sorte dialoguer, se contredire même. “J’aimerois mieux, dit-il, m’entendre bien en moy qu’en Ciceron” (II, VII, 363b).
- Fonction organisatrice, structurante, déclenchante. Ainsi des sentences fournissent un thème général à commenter, à gloser suivant la tradition pédagogique et humaniste. Ici que l’on se rappelle l’essai “Sur des vers de Virgile” (III, V) où deux citations (de Virgile et de Lucrèce) jouent le rôle de charnières “cardinales” en stimulant la réflexion en deux points stratégiques de ce long essai de 58 pages.
- Fonction rhétorique, esthétique, où l’accent est “mis sur le message pour son propre compte,” pour reprendre l’expression fameuse de Jakobson.²⁹ Ainsi il arrive fréquemment que l’apostille latine des éditions tardives donne une couleur poétique à un passage.

Car, comme disoit Cleantes, tout ainsi que la voix, contrainte dans l’étroit canal d’une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble il que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poésie, s’eslance bien plus brusquement et me fiert d’une plus vive secousse. (I, XXVI, 144a)

Si l’on considère les vingt premières citations dont les thèmes dominants sont la douleur, la mort, le courage, la guerre, on remarque l’importance des poètes : Ovide, Pétrarque, Catulle, Virgile, Horace, lesquels, comme par hasard, seront les plus cités dans l’ensemble des *Essais*.³⁰

Assumant ces différentes fonctions, la citation se trouve aussi bien à l’origine du discours de Montaigne – elle lui donne son premier élan – qu’à son point d’arrivée où la poésie est souvent à l’honneur. La citation boucle en quelque sorte un essai déjà profondément marqué dans sa *dispositio* par une structure circulaire.

* * *

On sait que Montaigne avait fait peindre une cinquantaine de sentences sur les travées de sa “librairie,” le tiers provenant de *La Bible*.³¹ On ne s’étonnera donc pas que la figure la plus fréquente dans les citations soit justement la maxime. On a d’ailleurs davantage parlé des sentences que Montaigne inventait que de celles qu’il empruntait. Pourtant, il n’est pas inutile d’en relever quelques-unes pour en étudier les principales caractéristiques.

Ainsi, dans “De l’oisiveté” (I, VIII, 34b), on trouve cette épigramme de Martial :

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.
 (“C’est nulle part qu’être partout, Maxime.”)

Maxime concise, binaire, symétrique, avec l’antithèse *ubique/nusquam*, la répétition oratoire du verbe *habitat*. Montaigne l’avait déjà traduite en a

("car, comme on dict, c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre par tout"), ce qui crée un effet de redondance. Seule manque dans la traduction de Montaigne l'apostrophe à Maximus.

Le début de l'essai "Que le goust des biens" reprend une vérité générale du *Manuel* d'Epictète que Montaigne avait fait peindre au plafond de sa librairie: "Les hommes (dit une sentence Grecque ancienne) sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes" (I, XIV, 49a). On trouve dans cette sentence le procédé du *distinguo* dont on sait l'importance pour Montaigne puisqu'il deviendra "le plus universel membre de [sa] logique" (II, I, 319c).

Ainsi dans un passage où Montaigne pose des questions quant à la douleur qui serait inhérente à toute action courageuse, la réponse vient sous la forme d'une affirmation concise et lapidaire de Sénèque :

avida est periculi virtus
("La vaillance est avide de danger")

Sénèque, dont on a souvent dit l'influence sur le style "vigoureux" de Montaigne, fournit évidemment un bon nombre de propositions générales comme celle-ci. On remarquera que la traduction française a réussi à sauvegarder l'allitération *avida/virtus* avec les termes vaillance/avide.

Au début du livre II, traitant du thème de l'inconstance, c'est encore Sénèque qui est mis à contribution: "Nous flottons entre divers avis; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment" (II, I, 317c). Ce jugement catégorique que Montaigne reprend à son compte sans le dire, où tous les mots ont entre une et trois syllabes, présente plusieurs caractéristiques formelles: triplication du lexème "rien," duplication anaphorique de "nous," homéotéleutes avec trois mots de trois syllabes en -ment, avec les deux verbes en -ons, nouvelle allitération avec la consonne v: divers/avis/voulons. On voit comment la richesse des procédés mis en oeuvre explique la force contenue dans cette phrase.

Si les sentences de Sénèque, de Cicéron ou de Martial paraissent bien "frappées," c'est qu'elles mettent habilement en oeuvre un bon nombre de procédés rhétoriques: brièveté des phrases et des mots, disposition symétrique des syntagmes, abondance d'antithèses, rimes introduites dans la prose, allitérations fréquentes, chiasmes, *distinguo*, etc.

On connaît le goût de Montaigne pour la poésie; or la citation nous fait souvent changer non seulement de langue mais aussi de genre, et l'on trouve dans les vers cités une profusion de comparaisons et de métaphores. L'oisiveté comparée aux reflets lumineux (Virgile) ou aux songes (Horace), la richesse fragile comme le verre (Publius Syrus), l'homme comme un pantin (Horace), le destin comme une route (Cicéron): la comparaison est là pour renforcer la stratégie de persuasion. Argument dont la fonction est essentiellement expressive.

La citation recèle également un bon nombre de procédés oratoires comme l'interrogation ou l'injonction. Souvent aussi elle contient des bons mots, des éléments narratifs ou descriptifs.

Il faudrait évidemment détailler bien davantage et dresser une véritable typologie de la citation, fragment issu de la rhétorique traditionnelle. Ce qu'il importe de souligner ici, c'est que toutes ces formes constituent un système parallèle dans les *Essais*, un miroir, un modèle. La citation est et signifie perfection rhétorique. On trouve dans la phrase citée en langue savante et la phrase "vulgaire" de Montaigne les mêmes figures : maximes, images, interrogations, injonctions, bons mots, éléments narratifs ou descriptifs. Dupriez définit ainsi la maxime : "Formulation frappante d'une assertion générale, dans les limites restreintes de la phrase."³² La citation est précisément répertoire de figures dans le cadre de la phrase, elle est "matrice rhétorique," pour reprendre une expression de Michel Beaujour.³³

* * *

Les citations constituent un code stylistique autant qu'idéologique. Je cite les Anciens qui ont dit mieux que moi, dans une langue admirable, ce que je veux dire. Du strict point de vue de l'information, on pourrait sans doute se passer de la plupart des 1,300 citations. D'ailleurs a-t-on jamais cité Montaigne citant?

La citation, que le lecteur d'aujourd'hui a souvent tendance à éviter, est un fragment classique d'une *dispositio* qui a éclaté. Michel Beaujour, notamment, montre bien comment les ouvrages des compilateurs et la pédagogie scolaire ont favorisé la *copia*, la fragmentation et le déclin du discours classique.³⁴

Dans les *Essais*, il y a une sorte de tension entre l'ordre ancien représenté par la phrase, le vers latin, et l'ordre montaignien qui, comme chacun sait, est désordre, discontinuité. Notons aussi que dans les séquences homogènes où n'apparaît pas la citation, un *je* semble s'essayer.

A la fin de "Que le goust des biens et des maux" (I, XIV, 63b), on trouve un long développement de six pages sur les "trois sortes de condition" pécuniaire que Montaigne a successivement connues : "Je veux dire mon expérience autour de ce subject." Dans le premier état de cette séquence autobiographique, il n'y a que deux brefs emprunts : quatre mots fournis par Catulle et une allégation de Sénèque. En revanche Montaigne a inséré quelque huit apostilles dans l'édition subséquente, convoquant Sénèque, Cicéron, Platon, Salluste, Xénophon . . .

Le fameux passage sur le *Distinguo* ne comporte aucune citation (II, I, 318-319b et c). Ni le passage où Montaigne raconte comment l'amour le "soulagea" de la mort de La Boétie (III, IV, 813b). Ni celui où il définit le type de conversation qu'il préfère (III, VIII, 900-902b). Dans "De

l'expérience" (III, XIII), on remarque quelques fragments assez longs où disparaît presque complètement la citation: lorsque Montaigne nous entretient de certaines de ses habitudes et opinions (1061–1063b), de sa maladie (1071–1076b), de son père (1079b) ou de l'importance du corps (1086–1089b).

La citation s'absente parfois, apparemment pour permettre à un *je* de s'affirmer seul. Montaigne ne fait-il pas un formidable détour par la culture classique pour en fin de compte affirmer sa propre individualité?

Mais, au fait, lorsque Montaigne dit *je*, qui parle? N'est-il pas en train de citer un Montaigne parmi bien d'autres, "ondoyant et divers"? Quand le *je* est-il vraiment "nu," suivant le terme d'Albert Thibaudet?³⁵ Les "alongeails" nous montrent un Montaigne lisant lui-même son propre discours comme un ensemble de citations. Son propre commentaire est devenu citations à gloser. Ainsi le discours des Anciens et le discours de l'essayiste acquièrent d'édition en édition le même statut. En définitive, comme l'indique Compagnon, peut-être n'y a-t-il "pas de différence essentielle entre l'allégation, l'emprunt et le reste."³⁶

Le pari, n'est-ce pas d'écrire dix pages sans citer? Le moyen de sortir du cercle de la citation? Mais je m'arrête ici, ayant moi-même suffisamment cité.

Université Laval

Notes

- 1 Le texte des *Essais* est cité dans l'édition de A. Thibaudet et M. Rat (Montaigne, *Oeuvres complètes* [Paris : Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1962]). Les lettres a, b, c désignent respectivement l'édition de 1580, celle de 1588 et les additions manuscrites de l'exemplaire de Bordeaux.
- 2 Montaigne (Paris : Gallimard, 1968), p. 42–47.
- 3 *Les Sources et l'évolution des Essais de Montaigne* (Paris : Hachette, 1933), t. II, p. 27.
- 4 Jean-Yves Pouilloux, *Lire les "Essais" de Montaigne* (Paris : François Maspéro, 1969), p. 19–25.
- 5 Antoine Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation* (Paris : Seuil, 1979), p. 291ss.
- 6 *Op. cit.*, p. 21.
- 7 *Rhétorique de l'essai littéraire* (Montréal : Presses de l'Université du Québec, 1977), p. 150.
- 8 "Eléments pour une étude de la citation," dans *Sémiologiques* no. 6, Presses Universitaires de Lyon, 1977, p. 175.
- 9 *Ibid.*, p. 174.
- 10 "Un aspect textuel de la réception critique : la citation," dans *Oeuvres et critiques*, 1, (1976), p. 10.
- 11 "La source d'une citation latine de Montaigne," dans le *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 19, (1969), p. 43.
- 12 *Op. cit.*, p. 297.
- 13 Dans ce dernier cas, R. Jakobson parle de "quasi-citation (*oratio obliqua*)" (*Essais de linguistique générale*, [Paris : Ed. de Minuit, 1963], p. 177) et Bernard Dupriez de "résumé" (*Gradus*, Paris : Union Générale d'Éditions, coll. 10–18, p. 116).

- 14 *Op. cit.*, p. 165.
- 15 *Ibid.*, p. 168.
- 16 Cf., *ibid.*, p. 166.
- 17 *Op. cit.*, p. 44.
- 18 *Op. cit.*, p. 292-293.
- 19 *Ibid.*, p. 292-293.
- 20 Cf. Michel Butor, *Essais sur les Essais* (Paris : Gallimard, 1968), et Daniel Martin, introduction à la reproduction photographique de l'édition originale des *Essais* (1580) (Genève : Slatkine Reprints, 1976), t. 1, p. 1-44.
- 21 Gelas, *op. cit.*, p. 167.
- 22 *Choix de lettres* (Genève : Droz, 1956), p. 43-52.
- 23 Cf. *Eloge de la folie* (Paris : Garnier-Flammarion, 1964), p. 85.
- 24 Beaujour, *op. cit.*, p. 114.
- 25 *Op. cit.*, p. 414.
- 26 *Op. cit.*, p. 117.
- 27 *Op. cit.*, p. 393.
- 28 Cf. Robert Champigny, *Pour une esthétique de l'essai* (Paris : Minard, 1967), 1967, p. 56, note 3.
- 29 *Op. cit.*, p. 218.
- 30 Cf. le tableau de Michael Metschies, *Zitat und Zitierkunst in Montaignes Essais* (Genève, Droz-Minard, 1966), p. 49.
- 31 Cf. l'appendice de Maurice Rat dans l'édition des *Essais* de la Pléiade, *op. cit.*, p. 1419-1427.
- 32 *Op. cit.*, p. 280.
- 33 *Miroirs d'encre* (Paris : Seuil, 1980) p. 186.
- 34 *Ibid.*, p. 183.
- 35 *Montaigne* (Paris : Gallimard, 1963), p. 154.
- 36 *Op. cit.*, p. 304.